

## XXV

## L'HOTEL DU GROS ARBRE

Criquet et Susse quittèrent le nègre et partirent à la recherche d'un gibier quelconque.

De tous les côtés volaient des oiseaux de toute espèce à portée des deux chasseurs, mais leurs fusils chargés à balles ne leur permettaient pas de les tuer. Enfin, après quelques instants de recherches, ils se trouvèrent devant un troupeau de cochons sauvages ou de sangliers, au milieu duquel une balle fit coup double. Les deux bêtes, abandonnées par le troupeau, étaient jeunes et saines ; les chasseurs prirent chacun un marcassin et se dirigèrent vers le campement.

Chemin faisant, ils rencontrèrent une petite mare dépendant du fleuve. Ils s'y reposèrent un instant. Susse regardait si rien d'inquiétant ne s'opposait à leur halte, lorsqu'il fit tout à coup un mouvement de surprise :

— *Iia !* fit-il en montrant des objets ronds sur le limon séché qui bordait la mare.

— Des œufs ! exclama Criquet. Une omelette au jambon ! Ah ! voilà une riche affaire ; mais attention au propriétaire de ces victuailles, il ne s'agit pas de laisser tailler des biftecks dans mes mollets.

Il s'avança prudemment. Rien ne le troubla et il revint avec quatre œufs gros comme le poing.

Fier de sa chasse, il reprit le chemin du bivouac où il arriva triomphant.

— Magnifique chasse, dit Paul, qui de son côté était allé tirer un léopard.

— Et ça ! ajouta Criquet en étalant ses œufs.

— Des œufs de caïman ! exclama von Ruff.

— Une omelette au jambon, seigneur Herboricus ! ça n'est pas la même chose.

— Avec des œufs de caïman ! ils ont une insupportable odeur de musc, jamais vous ne parviendrez à manger cela.

— C'est ce que nous verrons, répondit notre chasseur. On mange

bien du fromage de Bruxelles dont l'odeur est plus désagréable que celle de mes œufs qui, d'après vous, sentent la pommade.

— J'ai vu, à quelques pas d'ici, dit à son tour Paul, un arbre vraiment curieux. C'est, si je ne me trompe, un baobab. Il est énorme, son tronc, qui mesure au moins dix mètres de hauteur, a, comme circonférence, plus de cinq fois la grandeur de mes deux bras étendus. Il est creux, on pourrait y loger à l'aise une dizaine de personnes.

« Je propose d'y transporter notre camp. »

— Accepté, firent les trois amis qui écoutaient.

Dix minutes plus tard, nos voyageurs étaient groupés autour de l'arbre séculaire. Il était imposant.

von Ruff, dont Henri avait aidé la marche, admirait ce géant de la végétation.

— Et dire, s'écria-t-il tout à coup, que de misérables trafiquants ne respectent pas de telles merveilles ; ils coupent, scient, façonnent ce bois pour en faire de vulgaires armoires.

Criquet, Paul et Susse, après avoir admiré le baobab, avaient commencé leur cuisine.

L'ex-coq regrettait de n'avoir qu'un seul mets à préparer.

— Toujours du rôti, disait-il en cherchant un nouvel expédient. J'y suis, s'écria-t-il enfin, ce sera toujours du rôti, mais cuit à l'étouffée.

— A l'étouffée, fit Paul, et votre casserole ?

— La voilà, répondit-il en se mettant à creuser la terre. Laissez-moi faire, je vais pratiquer un trou, j'irai chercher çà et là des feuilles de bananier, il n'en manque certes pas ; j'envelopperai un beau morceau de viande dans mes feuilles ; si je trouve quelques feuilles d'oseille sauvage, et il y en a, je les utiliserai comme première enveloppe. Lorsque mon plat sera ainsi préparé, je le couvrirai de cendres chaudes, puis de braises, puis de feu vif, et nous verrons qui se léchera les doigts tout à l'heure.

— Sir Albéric, cria von Ruff, voulez-vous me permettre de vous proposer un mets peut-être nouveau pour vous ?

— Lequel ?

— Vous voyez là-bas ces capucines sauvages ?

— Oui.

— On en fait d'excellente salade.

- Avec des fleurs ! non, n'est-ce pas ? les feuilles, peut-être bien.  
— Fleurs et feuilles sont bonnes.  
— Ah mais ! il manque quelque chose ici.  
— Quoi donc ?  
— Une enseigne à notre hôtel.  
— Baptisez-le.  
— « Hôtel du gros arbre, » ça y est.  
— Va pour gros arbre. Votre plaisanterie mettra un peu de sel dans notre cuisine qui en manque absolument.  
— Baste ! j'aime mieux de la viande sans sel, que du sel sans viande.

Chacun se mit à l'œuvre et le dîner fut vite prêt. Tous mangèrent avec appétit.

Cependant von Ruff eut une réflexion barbare.

- Vous le voyez, sir Albéric, dit-il, vos œufs de caïman sont impropres à la consommation. Cependant il y a des voyageurs qui affirment que les nègres les mangent.

Cette dernière phrase fit perdre la victoire au savant, Criquet avait eu deux secondes pour réfléchir.

- Impropres à la consommation ? répliqua ce dernier ; je le crois bien, il y avait des jeunes dedans.

Le repas terminé, Paul alla contempler son léopard en se demandant quel parti l'on pourrait en tirer. Il appela Criquet et lui fit part du dépit qu'il éprouvait d'abandonner une fourrure si belle.

- Baste ! répondit l'interpellé, si l'on ne peut en faire un tapis de pieds, nous en ferons un paletot pour le Herboricus.

- Un paletot pour le savant ! quelle plaisanterie dites-vous là ?  
— Je me charge de la blague, laissez-moi faire.  
— Gardez-vous d'aller trop loin, von Ruff est capable de s'en fâcher.

— Lui, jamais ! Il est trop sérieux. Il a réfléchi et a conclu qu'en somme mes plaisanteries ne l'atteignent pas et que je fais tout sans intention de l'offenser.

- Il ne vous a jamais reproché de l'avoir attiré ici ?

— Et a bien un peu fait allusion à cela dans le commencement, mais je lui ai démontré que lui seul est fautif et que somme toute il est presque un intrus parmi nous ; et depuis l'affaire du drapeau il est rayonnant. Mais je vais faire mon nouveau métier, tailleur-pelletier.

Tous deux s'approchèrent de von Ruff, et à tour de rôle racontèrent les incidents de leur chasse.

— Je veux voir cela ! exclama le savant.

— Quand vous saurez marcher, mon cher, pas avant.

— Et alors il faudra regagner le temps perdu en courant vers le négrier, à moins que vous ne consentiez à me laisser ici.

— Vous ne sauriez y vivre.

— Puisque ce nègre y vit, pourquoi n'y vivrais-je point, je vous prie ?

— Parce qu'il y a plus à voir dans les cent lieues de pays que nous allons parcourir, qu'autour de cette misérable hutte.

— Il y a du vrai dans vos paroles ; je connais déjà ceci, je voudrais voir cela.

— Mais pour marcher et nous suivre il faut être chaussé et habillé.

— Et je n'ai que des loques pour vêtements.

— Profitons de notre repos forcé pour réparer tout cela.

— Je le veux bien ; mais comment faire ? je puis à peine me mouvoir.

— Oh ! fit Paul, en ma qualité de médecin traitant je répons de votre guérison avant trois jours, si vous restez en repos.

— N'empêche, observa Criquet, que la chemise du seigneur von Ruff a passé presque entièrement en bandelettes de pansement.

— Et mon habit mal recousu, expose mon dos à l'ardeur du soleil.

— Si au moins Susse n'avait pas abominablement troué plutôt que rapproché le dos de votre habit, nous pourrions le réparer encore ; mais aux grands maux les grands remèdes. Nous avons là une superbe peau de léopard, nous pouvons vous en faire un splendide manteau.

— Un manteau en peau de léopard ?

— Oui, imperméable à l'eau, impénétrable à la chaleur, confortable et riche.

— Je ressemblerai à un sauvage avec cet accoutrement.

— Ou bien à un antique guerrier, à un empereur romain.

— Il ne m'est point permis de faire le difficile, dit von Ruff en souriant ; je reconnais l'absolue nécessité de me procurer sans retard un vêtement quelconque. Mais cette peau fraîchement arrachée aux flancs de l'animal n'a subi aucune préparation. Je porterai sur moi un foyer d'infection.

— Que nenni ! je vais tanner ou mégisser la peau du léopard.

— Et comment, s'il vous plaît ? vous n'avez ni alun, ni tan.

— Ta ! ta ! C'est le vieux système cela ; allez donc voir si nos tanneurs, en progrès, emploient encore ces moyens. Et de plus, moi Criquet de Spiègle, j'ai perfectionné la manipulation. Vous allez voir.

— Dites-moi comment vous allez vous y prendre.

— Je vais d'abord tailler une quarantaine de petits piquets ; ensuite je chercherai où je disposerai une surface bien plane sur ce terrain nu, j'y appliquerai ma peau, poil contre terre, je la tendrai de mon mieux, puis je la fixerai, bien tendue, au moyen de mes piquets. Alors je prendrai du sable très chaud ; je froterai la peau côté du derme, dirait seigneur Herboricus, je raclerai vigoureusement pour enlever les muscles et les chairs que mon sable chaud séchera rapidement ; quand cela sera fini, c'est-à-dire quand il ne restera que le cuir proprement dit, je passerai ma pelleterie entre les mains en frictionnant cuir contre cuir, jusqu'à assouplissement convenable.

— Et vous croyez que cela suffira ?

— Parfaitement ! Les arrieros du Mexique ne tannent pas autrement les courroies de leurs attelages.

— Une idée ! dit Henri. Nous pourrions peut-être fabriquer des cordes pour nos arbalètes avec les boyaux de ce grand chat de léopard.

— Rien ne nous empêche d'essayer.

— A l'œuvre donc !

Chacun se mit au travail, pendant tout le reste du jour. Vers le soir, la peau était prête et les cordes étaient susceptibles d'un bon emploi.

Criquet revint près de von Ruff et, lui liant les quatre pattes de la peau autour du cou et des reins, il s'écria :

— Voilà, messieurs, le premier établissement de mégisserie dans l'Afrique centrale, sous la firme Criquet et C<sup>ie</sup>, société fort limitée.

— Si vous pouviez vous tenir un instant debout, pria Paul, nous pourrions apprécier l'effet et la réussite plus ou moins heureuse de notre confection.

— Cela me semble raisonnable, messieurs.

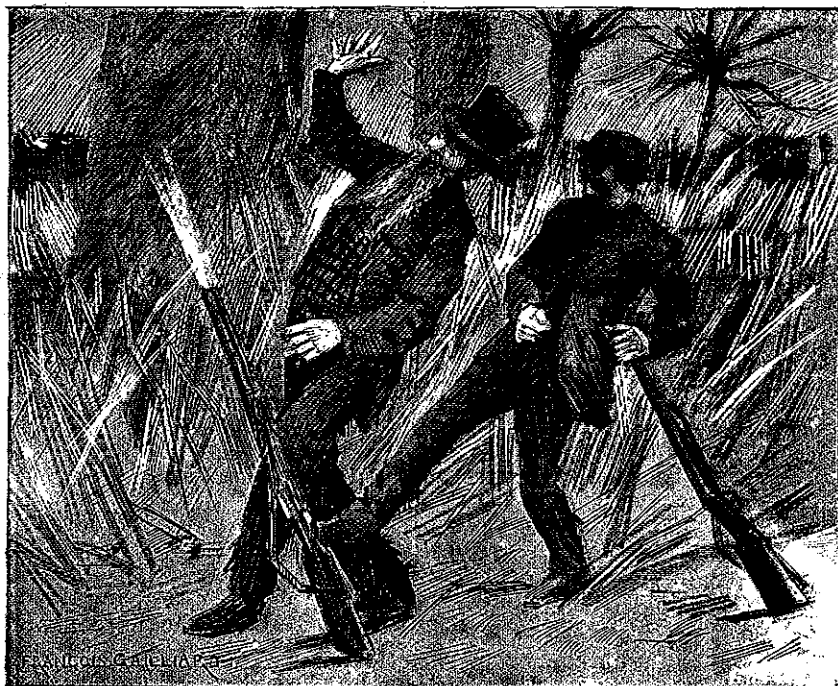
von Ruff se leva et apparut dans sa nouvelle toilette.

Ce que les amis firent d'efforts pour étouffer un éclat de rire homérique est impossible à décrire.

Que l'on se figure von Ruff, grand, sec, maniéré, coiffé d'un gibus, habillé d'un habit noir à châle, d'une peau de léopard serrée sur

le dos et dont la queue traîne à terre, avec cela un pantalon noir en lambeaux et un reste de bottines vernies claquées de grosses semelles en bois.

Le sérieux imperturbable du savant donnait à cet accoutrement quelque chose de si carnavalesque, de si désopilant, que, quoi qu'ils fissent, les témoins de cette scène ne purent se contenir plus longtemps.



AU LIEU DE TOMBER FOUROYÉ, IL JETA UN CRI. (P. 175.)

Ils furent pris d'une hilarité d'autant plus grande qu'elle avait été plus contrainte.

von Ruff, tout en conservant son sérieux, ne songeait nullement à se fâcher.

— Messieurs, dit-il, je comprends et j'excuse votre hilarité. Je vous parais ridicule, vous en riez, soit ! mais je ne puis m'empêcher de remarquer en cette occurrence que le rire est un sentiment inculqué et non naturel. Je le prouve : vous riez, parce que je vous parais ridicule ; or dites-moi s'il est plus étrange de porter une fourrure sur

ses vêtements que de la porter sous son manteau? Le chapeau de nos dames est-il ridicule lorsque la mode le charge de têtes de chats, de hiboux, de lézards et autres animaux? Non et l'on n'en rit pas; donc je conclus que le rire est une chose qui s'acquiert tout comme la parole.

Cette argumentation mit à l'aise nos amis qui s'en donnèrent à cœur-joie. Chacun lança son mot et oublia un instant ses peines et ses espérances.

## XXVI

### UNE MINE DE MELONS

« Pour passer le temps », Criquet battait les environs.

Paul et Henri, après mûre réflexion, décidèrent de continuer le voyage en traversant d'abord le fleuve dont ils se mirent incontinent à sonder la profondeur.

Après avoir constaté l'impossibilité de le traverser à gué, ils se demandèrent s'il était possible de le franchir à la nage. Ce moyen fut déclaré impraticable, von Ruff et Susse ne sachant point nager.

Il leur fallut se décider à descendre ou à remonter le cours d'eau jusqu'à ce que la nature en permit le passage. Ils espéraient trouver quelque arbre mort qui pourrait leur servir de barque.

Leurs espérances ayant été totalement déçues, ils décidèrent de remonter le fleuve en longeant ses rives jusqu'à meilleure fortune.

Criquet revint ce jour-là vers midi, porteur d'un melon immense.

— Voilà le dessert, dit-il; qui payera le potage?

— Où avez-vous trouvé cette curcubitacée? s'écria von Ruff. Dieu! jamais je n'en vis de semblable!

— Où je l'ai trouvée?

— Oui.

— Il y en a une mine à moins de quatre kilomètres d'ici.

— Une mine.